



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

26 | 2013

Trouver la paix

Conclure la paix avec les révoltés. La paix de Tournai (1385) dans les *Chroniques* de Jean Froissart

Věra Vejrychová



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/170>

DOI : 10.4000/questes.170

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 25 septembre 2013

Pagination : 57-73

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Věra Vejrychová, « Conclure la paix avec les révoltés. La paix de Tournai (1385) dans les *Chroniques* de Jean Froissart », *Questes* [En ligne], 26 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/questes/170> ; DOI : 10.4000/questes.170

Conclure la paix avec les révoltés. La paix de Tournai (1385) dans les *Chroniques* de Jean Froissart

Věra VEJRYCHOVÁ

Université Paris-Sorbonne (Paris IV) – Univerzita Karlova v Praze

Les *Chroniques* de Jean Froissart sont composées de quatre livres, parmi lesquels le livre II couvre la période des années 1377-1385 et représente une version abrégée et découpée de sa *Chronique de Flandre*¹. Sans entrer dans les problèmes de la chronologie de la rédaction de ces deux chroniques, nous pouvons constater l'importance primordiale que Froissart accordait aux événements en Flandre. Il s'étend en effet longuement sur le récit de la guerre qui touche le comté, et son deuxième livre (d'après la classification des éditeurs modernes), qui pourtant traite de matières très diverses, tant françaises qu'anglaises, écossaises ou ibériques, s'achève par la conclusion de la paix entre le roi de France Charles VI, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, et la ville de Gand. Il s'agit du traité de Tournai signé le 18 décembre 1385².

La guerre gantoise (1379-1385) se déroula dans un contexte historique marqué par de nombreuses insurrections urbaines dans le

¹ Voir l'introduction de Gaston Raynaud à l'édition du Livre II pour la Société de l'Histoire de France, t. 9, p. 1-13 ; George T. Diller, *Attitudes chevaleresques et réalités politiques chez Froissart*, Genève, Droz, 1984, p. 21-22. Pour les éditions des *Chroniques*, je me réfère à l'édition de Siméon Luce, Gaston Raynaud, Léon Mirot et Albert Mirot, Paris, Jules Renouard, coll. « Société de l'Histoire de France », 1868-1975, 15 volumes.

² Sur le problème de la fin du Livre II, voir Peter Ainsworth, « Froissart and his Second Book », dans *War, Government and Power in Late Medieval France*, dir. Christopher Allmand, Liverpool, Liverpool University Press, 2000, p. 21-36.

royaume de France liées à l'avènement de Charles VI et à la question fiscale³. Les historiens sont restés réservés, ou du moins prudents, quant à la recherche des liens directs entre les cas flamand et français⁴, mais les chroniqueurs de l'époque percevaient clairement leur dénominateur commun. Il s'agissait à leurs yeux d'une révolte contre l'autorité princière, révolte qui risquait réellement de se propager et de contaminer d'autres régions. La question des villes rebelles reste inséparablement liée aux recherches portant sur les problématiques urbaines et elle a fait récemment l'objet d'une étude diachronique comparatiste⁵. Le cas gantois présente une certaine spécificité dans le cadre des pouvoirs politiques coexistant à l'intérieur du comté de Flandre, et la longue durée de ses conflits, dont le cœur se situe sous le règne de Philippe le Bon et Charles le Téméraire, a été déjà amplement étudiée⁶. Le présent article ne vise point à ajouter d'autres éléments à cette problématique liée à la formation des États modernes⁷. Il s'agira ici d'observer le mécanisme de la révolte dans un cas particulier, en mettant l'accent sur les possibilités de trouver la réconciliation et de

³ Voir Léon Mirot, *Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383)*, Paris, Albert Fontemoing, 1905. La guerre gantoise de 1379-1385 a fait l'objet d'une synthèse par Roger Demuynck dans son article « De Gentse Oorlog (1379-1385). Oorzaken en karakter », *Handelingen Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, 5, 1951, p. 305-318 ; Christiane Raynaud, « Les villes flamandes et la guerre (1379-1385) dans la Chronique dite des Cordeliers », dans *Villes en guerre. Actes du colloque tenu à l'Université de Provence (8-9 juin 2006)*, dir. Christiane Raynaud, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008, p. 137-159.

⁴ Léon Mirrot, *Les insurrections urbaines*, op. cit., p. 84-85 ; Claude Gauvard, « De grace especial ». *Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, t. 2, Paris, PUPS, 1991, p. 564-565.

⁵ *Le châtimement des villes dans les espaces méditerranéens (Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne)*, dir. Patrick Gilli et Jean-Pierre Guilhembet, Turnhout, Brepols, 2012.

⁶ Surtout Marc Boone, *Gent en de Bourgondische hertogen ca 1384 – ca 1453 : Een sociaal-politieke studie van een staatsvormingsproces*, Brussel, Paleis der Academiën, 1990. Voir aussi Jan Dumolyn et Jelle Haemers, « Patterns of urban rebellion in medieval Flanders », *Journal of Medieval History*, 31, 2005, p. 369-393.

⁷ Parmi la bibliographie très riche à ce sujet, voir en particulier Walter Prevenier et Wim Blockmans, *Les Pays-Bas bourguignons*, Paris, Albin Michel, 1983.

parvenir à la paix. À cette fin, nous nous intéresserons à la mise en récit et au choix des perspectives narratives propres à l'écriture de Jean Froissart, qui nous permettront de mieux appréhender sa façon d'envisager ces multiples sources de pouvoirs⁸.

La notion de révolte dans les *Chroniques*

La révolte urbaine constitue un phénomène aux multiples aspects. Elle peut, pour les témoins, désigner un mouvement purement contestataire, ou bien être envisagée comme une prise de parole violente qui vise à remplacer le déséquilibre dans le dialogue entre les pouvoirs, voire l'absence de celui-ci⁹. Jean Froissart discernait-il les possibilités d'une critique politique à l'intérieur de ces mouvements ? Accordait-il une légitimité à l'expression du mécontentement de la ville, lui qui a passé sa vie à vouloir s'intégrer dans une société de cour, alors qu'il était issu du milieu urbain ? L'enjeu de cette question est de comprendre si l'auteur conçoit la révolte comme une simple négation de la paix, ou si, de manière moins tranchée, il l'admet en tant qu'une solution possible aux problèmes liés à l'exercice du pouvoir dans la ville.

De prime abord, Froissart dépeint la rébellion urbaine comme un mouvement du « commun » qui se laisse facilement manipuler par les démagogues habiles, mais qui exerce à son tour une influence majeure sur

⁸ Voir aussi l'article de Jean Devaux, « Froissart et les troubles de Flandre : ressorts et enjeux d'un conflit (1379-1382) », dans *Actes du colloque international "Jehan Froissart" (Lille III – Valenciennes, 30 sept.-1^{er} oct. 2004)*, dir. Marie-Madeleine Castellani et Jean-Charles Herbin, Paris, Société de langue et de littérature médiévales d'Oc et d'Oïl, 2006, p. 81-98, qui met l'accent sur le déroulement du conflit. La pertinence des *Chroniques* pour l'histoire des Pays-Bas est discutée par Jan van Heerwaarden, « The War in the Low Countries », dans *Froissart : Historian*, dir. John J. N. Palmer, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 101-117.

⁹ Jan Dumolyn et Jelle Haemers, « Patterns of urban rebellion in medieval Flanders », art. cit., p. 371-372.

les autorités de la ville¹⁰. Cette confusion des rôles aboutit à une incertitude puisque les garanties traditionnelles de la paix sont brisées par une usurpation de pouvoir. Ceux qui s'opposeront en premier lieu au comte de Flandre, les « chaperons blancs », dont la révolte est menée par l'ancien doyen des bateliers Jean Yoens, sont, aux dires du chroniqueur, « les compagnons qui trop plus chier avoient la guerre que la pais¹¹ ». Or, dans la pensée froissartienne et plus généralement médiévale, la guerre en tant qu'œuvre du Diable est liée à la haine, et fonctionne en opposition au couple paix/amour¹². Toutefois, il faut noter qu'au moment même où se noue l'intrigue de la narration, la ville de Gand est déjà la scène de multiples concurrences et cette présence latente de la haine entre certains métiers, certaines familles, ne fait que s'étendre à l'ensemble des liens sociaux par l'intermédiaire de la convoitise et du manque de sagesse politique du comte¹³. En effet, Louis de Flandre, quoiqu'il ne soit pas présenté explicitement comme coupable, est impliqué dans tous les motifs qui engendrent ou approfondissent le mécontentement dans la ville et déclanchent la révolte¹⁴. L'ébranlement de l'ordre politique n'est donc qu'un simple signe visible d'une précarité de paix, paradoxalement nourrie par le comte même. Dès le début, la narration se présente comme un

¹⁰ Pour le concept du « commun » voir Jelle Haemers et Dries Merlevede, « Le commun se esmeut. Een onderzoek naar het politieke optreden van het "gemeen" in het kader van de Gentse opstand (1379-1385) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 88/2, 2010, p. 177-204.

¹¹ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 167.

¹² « Car vous savés ou vous avés oï dire les sages que li diables soutilte et atisse nuit et jour à bouter guerre et haïne là où il voit pais... ». *Ibid.*, t. 9, p. 159. Voir aussi Nicolas Offenstadt, *Faire la paix au Moyen Âge. Discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent Ans*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 31-48.

¹³ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 161-170.

¹⁴ Jean Devaux, « Froissart et les troubles de Flandre », art. cit., p. 85-87, propose une autre lecture. Selon lui, Froissart dresse le portrait purement laudatif du comte.

contrepoint de l'éloge du comte dans le prologue des événements et de la tranquillité qui règne sur le pays¹⁵.

Le début de la désobéissance gantoise est marqué par les atteintes à l'autorité de Louis de Male, à travers le meurtre de son bailli, l'incendie du château de Wondelgem, le déchirement de sa bannière¹⁶. Cette violence symbolique se manifeste de nouveau après la victoire gantoise de Beverhoutsveld en mai 1382, lors du pillage du château à Male, qui s'accompagne de la destruction des fonts baptismaux du comte et d'autres objets liés à son enfance, et donc au fondement de son identité¹⁷. De telles attaques ne sont guère exceptionnelles dans le contexte des révoltes. Bien au contraire, elles s'inscrivent dans une logique gestuelle qui régit ces mouvements apparemment chaotiques¹⁸. Aussi Philippe d'Artevelde, qui est à son apogée au moment du triomphe de la ville sur le comte de Flandre, essaie-t-il de légitimer sa position dans une perspective symbolique. Il adopte un mode de vie princier sur le plan vestimentaire et comportemental, usant du titre de « regars de Flandres », offrant des

¹⁵ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 158-159.

¹⁶ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 176-177, 183-184. Pour le rôle des bannières dans les conflits voir Peter Arnade, *Realms of Ritual. Burgundian Ceremony and Civic Life in Late Medieval Ghent*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1996, p. 95-126.

¹⁷ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 240, 249. Voir Peter Ainsworth, « Du berceau à la bière : Louis de Male dans le deuxième livre des Chroniques de Froissart », dans *Dies Illa. Death in the Middle Ages. Proceedings of the 1983 Manchester Colloquium*, dir. Jane Taylor, Liverpool, F. Cairns, 1984, p. 125-152.

¹⁸ Voir Xavier Nadrigny, « Espace public et révolte à Toulouse à la fin du Moyen Âge (v. 1330-1444) », dans *L'espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, dir. Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt, Paris, PUF, 2011, p. 321-335. Pour l'analyse des gestes dans les situations conflictuelles entre les ducs de Bourgogne et leurs bonnes villes, voir Élodie Lecuppre-Desjardin, *La ville des cérémonies : essai sur la communication politique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, Brepols, coll. « Studies in European Urban History », 4, 2004, p. 293-325. Généralement, pour « les rites de la révolte urbaine », voir Claude Gauvard, *Violence et ordre public au Moyen Âge*, Paris, Picard, coll. « Les Médiévistes français », 5, 2005, p. 206-213.

banquets, faisant preuve de dépenses ostentatoires et choisissant les armes¹⁹.

Le mouvement de la révolte ne se distingue pas seulement par le recours à la violence, mais aussi par une atmosphère de peur, suscitée par le nouveau pouvoir, qui cherche à renforcer sa position, mais qui en réalité ne crée qu'une illusion de la stabilité. Ceux qui désirent la réconciliation avec le comte – les notables, riches et sages – se sentent constamment menacés, si bien qu'ils acceptent, par crainte, que la ville s'éloigne progressivement de toute possibilité de paix²⁰. Or, si Froissart s'acharne à dénoncer les révoltes, c'est parce qu'elles ne résolvent point la situation souvent dramatique de la population touchée par la fiscalité, qu'il note avec une compassion grandissante²¹. Bien au contraire, non seulement ces turbulences renforcent les souffrances physiques, mais elles engendrent aussi la stagnation économique et l'appauvrissement général. Il faut néanmoins nuancer ce propos et le mettre en regard de la position de l'auteur vis-à-vis de la révolte paysanne anglaise qui éclate au même moment. Cette dernière est aux yeux du chroniqueur liée au problème du mauvais gouvernement, mais la remise en cause du servage, cette « grant derverie²² », entraînerait la déchéance des nobles du monde entier. Cette condamnation résolue, nous ne la retrouvons pas dans le cas des rebellions urbaines. Certes, celles-ci sont elles aussi mues par « mescheans gens », « pendaille et ribaudaille²³ », termes ayant sous la plume de l'auteur une

¹⁹ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 243, 287.

²⁰ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 178-179, 211 ; t. 10, p. 150-151.

²¹ Philippe Contamine, « Jean Froissart, chroniqueur des “menues gens” », dans *Froissart dans sa forge, actes du colloque réuni à Paris, du 4 au 6 novembre 2004*, dir. Michel Zink et Odile Bombarde, Paris, De Boccard, 2006, p. 33-52 ; Jan Dumolyn, « Le povre peuple estoit moult opprimé : Elite discourses on the “people” in the Burgundian Netherlands », *French History*, 23/2, 2009, p. 171-192, en particulier p. 188-189.

²² Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 101.

²³ *Ibid.*, t. 9, p. 170.

signification aussi bien sociale que morale, mais les exigences de la ville ne sont jamais directement contestées²⁴.

Les possibilités de la concorde. Voie de paix ou voie de guerre ?

La guerre gantoise fait ressortir les rivalités dans la ville même, les tensions et concurrences avec d'autres villes flamandes, Bruges notamment, mais elle se place surtout sous le signe de la lutte avec le pouvoir seigneurial, que Marc Boone appelle « grande tradition de la révolte »²⁵. La position conciliatrice initiale du comte rend justice au comportement codifié par les théories du pouvoir princier. Il faut d'abord épuiser toutes les voies non violentes de la réconciliation, dont seul l'échec légitime le recours aux armes²⁶. Le discours central des deux parties s'articule alors autour de la notion du lien d'amour qui doit les unir l'une à l'autre²⁷. Les Gantois avancent que le comte a manqué à son obligation en attendant aux libertés municipales de Gand²⁸. Dans un sermon public prononcé à Gand après la première paix de Tournai (1379), Louis de Male tente de prouver qu'au contraire, il leur avait toujours conservé son amour, assurant leur prospérité économique et la paix intérieure²⁹. Aussi, la

²⁴ Voir Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 218-219.

²⁵ Marc Boone, « Dutch revolt and the medieval tradition of urban dissent », *The Journal of Early Modern History*, 11/4-5, 2007, p. 351-375.

²⁶ Jean-Marie Moeglin, « À la recherche de la "paix finale". Guerre et paix dans les relations des rois de France et d'Angleterre au XIV^e siècle : références normatives et pratiques politiques », dans *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter/Faire la paix et se défendre au Moyen Âge*, dir. Gisela Naegle, Munich, Oldenbourg, 2012, p. 51-82. Voir aussi Martin Nejedlý, « Já, válka, hodlám každému poroučet ! Středověká poezie jako pramen k pochopení dobového diskursu o válce a míru », *Acta Universitatis Carolinae – Historia Universitatis Carolinae Pragensis*, t. 52, suppl. 1, 2012, p. 101-109.

²⁷ Voir Jacques Krynen, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440)*, Paris, A. et J. Picard, 1981, p. 118-125.

²⁸ Il s'agit du thème récurrent dans toutes les chroniques, voir Jelle Haemers et Dries Merlevede, « Le commun se esmeut », art. cit., p. 197-198.

²⁹ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 9, p. 216.

promesse de venir siéger dans la ville fait-elle partie de la première entente comme le symbole suprême de la réconciliation et de l'amour renouvelé³⁰.

L'échec de cette tentative de restaurer la paix éclate aussitôt, lorsque le comte, mécontent, quitte la ville sans prendre congé. Malgré la joie apparente dont témoignaient les notables à sa venue, une grande partie de la ville a fait preuve de non-respect envers son seigneur. Froissart condamne à plusieurs reprises cet orgueil, qui est le moteur principal de toutes les révoltes, entraînant non seulement un dommage matériel causé par la guerre, mais aussi et surtout un dommage moral.³¹ L'intransigeance des deux adversaires et l'impossibilité de trouver un chemin de concorde marquent alors la deuxième étape du conflit. Les conditions avancées par le comte lors des conférences à Harelbeke (1381), parmi lesquelles celle d'obtenir deux cents otages, se heurtent au refus d'une partie des Gantois, menée par Philippe d'Artevelde³². En avril 1382, lors de la conférence de Tournai, le comte exige que la ville se rende entièrement à sa merci.

Cette demande n'est pas sans rapport avec la *deditio in misericordiam*, ou l'*harmiscara*. Il s'agit du rituel qui repose sur l'attitude d'humiliation du suppliant. Exécution symbolique de ce dernier, elle se substitue à la punition réelle, faisant ainsi appel à la miséricorde du prince³³. Bien qu'elle partage beaucoup d'éléments avec « l'amende honorable » – une pratique fréquente de la punition publique pour les individus comme pour les villes – ce rituel s'en démarque par l'emploi de la violence physique, ne serait-ce que symbolique. En effet, à l'exigence classique de l'humiliation vestimentaire (chemise sans ceinture, tête nue) et

³⁰ *Ibid.*, p. 211.

³¹ Voir Xavier Nadrigny, « Espace public et révolte à Toulouse », art. cit., p. 321-335. Pour la signification politico-éthique, voir Bernard Guenée, « Fiction et réalité dans l'œuvre du Religieux de Saint-Denis : l'exemple de la paix de Tournai (1385) », *Revue des langues romanes. Écrire l'histoire à la fin du Moyen Âge*, t. 97, 1, 1993, p. 3-13.

³² Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 42.

³³ Jean-Marie Moeglin, « Pénitence publique et amende honorable », *Revue historique*, 298, 1997, p. 225-269.

gestuelle (généflexion) qui se déroula de façon spectaculaire lors des conflits postérieurs avec Philippe le Bon et Charles le Téméraire³⁴, s'ajoute dans la situation observée une corde au cou que doivent porter tous les hommes âgés de quinze à soixante ans. Philippe d'Artevelde expose alors à la communauté de la ville, dans un discours fort habile et manipulateur, le choix qui se présente à eux : la voie de paix proposée par le comte, qui leur coûterait de nombreuses vies, dit-il, ou la voie de guerre. Sur ce point, les *Chroniques* offrent la comparaison avec la ville de Calais, qui s'est trouvée confrontée à la même exigence similaire en 1347³⁵. Dans les deux cas, le chroniqueur joue sur le registre de l'incertitude. Le geste sacrificiel des bourgeois de Calais est marqué par très peu de confiance en la miséricorde d'Édouard III. Ce geste se présente effectivement comme l'aboutissement d'un cheminement affectif du roi, qui passe de la colère à la pitié. Et c'est précisément grâce à la certitude que le châtement ne se limiterait pas à la sphère symbolique, que d'Artevelde réussit à convaincre la ville de continuer la rébellion³⁶.

Les événements qui font suite à la décision de poursuivre la guerre, donnent raison à d'Artevelde puisque Gand remporte à Beverhoutsveld une victoire écrasante sur le comte, qui ne parvient à s'échapper qu'au prix d'une humiliante retraite³⁷. Le narrateur se délecte à peindre ce renversement complet de l'ordre social. Sa justification morale repose sur le récit tissé comme un *exemplum*. Dans un premier temps, la démarche

³⁴ Voir Peter Arnade, *Realms of Ritual*, *op. cit.*, p. 95-126 ; Élodie Lecuppre-Desjardin, *La ville des cérémonies*, *op. cit.*, p. 293-325 ; Werner Paravicini, « Die zwölf "Magnificences" Karls des Kühnen », dans *Formen und Funktionen öffentlicher Kommunikation im Mittelalter*, dir. Gerd Althoff, Stuttgart, Jan Thorbecke, 2001, p. 319-395.

³⁵ Voir Jean-Marie Moeglin, *Les bourgeois de Calais*, Paris, Albin Michel, 2002.

³⁶ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 216-219.

³⁷ Le motif du comte trouvant le refuge chez une pauvre femme a attiré de nombreux commentaires, voir Peter Ainsworth, « Du berceau à la bière », art. cit., p. 131-135 ; Martin Nejedlý, *La Représentation des pouvoirs et des hiérarchies dans les Chroniques de Jean Froissart*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2000, p. 444-466.

militaire des Gantois est rapportée comme un jugement de Dieu. La narration met l'accent sur leur dévotion (ils se confessent, communient et assistent à de longs sermons). Le capitaine et les frères mineurs, qui accompagnent l'ost, décrivent les Gantois comme Judith luttant contre Holopherne, comme le peuple d'Israël face au pharaon³⁸. L'identification des rebelles aux innocents opprimés, tourmentés par la faim, et la mise en valeur de leur souffrance plaident en faveur de la justesse de leur combat³⁹. Pourtant, ce retournement de la logique narrative n'est possible que par la mise en accusation de l'autre partie. Froissart, certes, ne conteste pas la nécessité de l'autorité seigneuriale. Cependant, il présente Louis de Male dans une série de situations où celui-ci ne fait preuve d'aucune pitié envers ses sujets, lequel sentiment est partagé par son conseil, où l'on trouve entre autres Gilbert Mahieu. Or, c'est lui qui a par ses manipulations déclenché la révolte. Le comportement du comte, qui ne tient aucun compte de l'humilité, de la solidarité mutuelle et du désir des Gantois d'avoir la paix, contraste avec celui de la duchesse de Brabant et fait étrangement écho au court épisode enchâssé dans ce récit, où Froissart raconte la révolte de Paris. La ville s'est en effet rebellée parce que le roi refusait de faire son entrée, preuve que le lien d'amour était brisé⁴⁰. Dans la polyphonie de la narration, Froissart fait résonner la voix haute des Gantois : « Trop de fois la ville de Gand avoient requis et priet merci envers leur signeur le conte, et point n'i avoient peut venir sans trop grant confusion et damage⁴¹ », et de manière plus subtile, il se fait l'écho de ces accusations. En refusant la clémence, en imposant un châtement cruel à ses sujets, le comte de Flandre

³⁸ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 217-218. Pour l'usage archétypique du peuple d'Israël voir Jan Dumolyn, « Le povre peuple estoit moult opprimé », art. cit., p. 185-186.

³⁹ Peter Ainsworth, « Du berceau à la bière », art. cit., p. 130-131, et Jean Devaux, « Froissart et les troubles de Flandre », art. cit., p. 95 s'accordent sur cette explication des références bibliques.

⁴⁰ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 10, p. 205-212.

⁴¹ *Ibid.*, t. 10, p. 223.

adopte un comportement quasiment tyrannique. C'est alors Dieu lui-même qui accorde la miséricorde à son peuple.

Dans un deuxième temps, le récit, dont la logique motrice repose sur la figure du couple victime/coupable, dépeint l'orgueil des Gantois, accru davantage grâce à leur victoire. Une telle attitude appelle nécessairement un nouveau jugement de Dieu, la bataille de Roosebeke le 27 novembre 1382, qui se solde par la défaite des rebelles et la mort de leur chef, Philippe d'Artevelde⁴². Ainsi, Froissart réussit à inclure les exploits de ceux qui renversent l'ordre naturel du monde, dans le cours de l'histoire en développant une causalité morale et providentielle. L'une et l'autre partie sont à blâmer à des moments différents du conflit mais finalement, les deux grandes victoires militaires n'apportent aucun résultat durable, aucune « bonne paix », tant fait défaut la volonté de trouver un compromis.

La « soumission » de Gand

Au bout de six ans, la voie de la guerre a montré son inefficacité dans la résolution des problèmes politiques et économiques en Flandre. C'est donc l'épuisement des révoltés qui pourra finalement mener à la conclusion de la « bonne paix ». Le vocabulaire désignant la volonté des Gantois de trouver une réconciliation avec le comte de Flandre se fonde sur les notions de pitié, merci, grâce et miséricorde. Cette transposition du registre religieux dans le domaine politique est bien connue et elle est liée tout au long du Moyen Âge à l'image du seigneur justicier⁴³. Des chroniqueurs comme Michel Pintoin ou Jean Juvénal des Ursins, qui se

⁴² *Ibid.*, p. 236. Le motif de la punition de l'orgueil est également développé dans les récits des morts honteuses ou suspectes des capitaines gantois. Voir *ibid.*, t. 9, p. 189 ; t. 10, p. 57 ; t. 10, p. 70 ; t. 10, p. 78. Pour la première expédition de Charles VI en Flandre et la bataille de Roosebeke voir Françoise Autrand, *Charles VI*, Paris, Fayard, 1986, p. 120-136.

⁴³ Voir Claude Gauvard, « *De grace especial* », *op. cit.*, p. 849-893 et 907-920 ; Jacques Krynen, *Idéal du prince*, *op. cit.*, p. 184-197.

veulent les défenseurs de l'idée sacrée de la royauté, proposent des récits exemplaires de la soumission des villes qui se révoltèrent contre Charles VI au début de son règne. Le châtement s'impose comme une première étape et implique le refus du prince de communiquer – ne serait-ce que gestuellement – avec ses sujets, malgré leur attitude repentante. Le pardon et l'effusion de la clémence constituent la deuxième étape seulement du processus de retour à la paix, celle du renouvellement des liens dans le corps mystique du royaume⁴⁴.

Or, ce « modèle royal » du rétablissement de la concorde, tracé par l'historiographie officielle, ne correspond pas au témoignage de Jean Froissart. Malgré les méfaits commis, aucun châtement n'est infligé à la ville de Gand et la paix est conclue dans les circonstances les plus surprenantes. En effet, le chroniqueur rapporte la division de la ville moralement polarisée entre le camp des « mauvais et rebelle⁴⁵ » et ceux qui souhaitent que la révolte prenne fin. Le récit de leur affrontement est particulièrement dramatisé par la multiplication des pièges préparés par les adversaires de la paix. De plus, Froissart met en relief le motif de l'intervention divine qui non seulement éveille les Gantois à la volonté de venir à la paix, mais qui protège aussi constamment ceux qui mènent les négociations secrètes avec le duc de Bourgogne⁴⁶. Leur victoire est condensée dans le récit de la marche sous la bannière du comte de Flandre au cri « Flandres au lion ! Le seigneur ou pais ! Pais en la bonne ville de Gand, quitte et pardonné de tous malefisses fais !⁴⁷ ». La bannière du comte,

⁴⁴ Voir le récit du châtement de Paris en 1383 de Jean Juvénal des Ursins, « Histoire de Charles VI, roi de France », dans *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, éd. Jean-Alexandre C. Buchon, Paris, Mairet et Fournier, 1841, p. 323-573, p. 342-343 ; *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. Louis-François Bellaguet, t. 1-2, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1994, p. 234-249.

⁴⁵ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 11, p. 283.

⁴⁶ Pour le *topos* de l'œuvre pacificatrice de Dieu voir Nicolas Offenstadt, *Faire la paix au Moyen Âge*, op. cit., p. 31-44.

⁴⁷ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 11, p. 292.

déchirée et déshonorée au début de la révolte, devient alors le symbole du retour à l'obéissance. Le cri, qui a pour but de rassembler les partisans de la paix, représente à la fois une proclamation identitaire et la reconnaissance de la faute.

De façon symptomatique, cette reconnaissance n'arrive qu'après la promesse accordée aux Gantois par Philippe le Hardi, devenu comte de Flandre à la mort de son beau-père, de confirmer leurs anciens privilèges. Nous retrouvons le même schéma relationnel lors du parlement ouvert le 7 décembre 1385 à Tournai, qui aboutit à la conclusion d'un traité de paix (il s'agit en réalité d'une lettre de pardon scellée par le sceau du duc de Bourgogne)⁴⁸. Le comportement des ambassadeurs gantois montre un écart considérable par rapport à la norme car ils ne font pas preuve de l'humilité attendue et commettent une transgression des hiérarchies sociales en saluant le couple ducal sans descendre de leurs montures⁴⁹. En bon négociateur, Philippe le Hardi choisit de « chercher un compromis et de trouver un moyen d'affirmer son pouvoir de manière consensuelle⁵⁰ ». Il est à noter que le duc, lui, procède comme attendu : il se laisse convaincre par les dames présentes d'être clément, motif cher à Froissart, et qui, bien que purement discursif, contribue fortement à la construction de la scène de la conciliation⁵¹.

La comparaison avec d'autres sources quant à l'attitude des Gantois vis-à-vis du duc de Bourgogne est tout aussi intéressante. La perspective

⁴⁸ Le dossier des négociations avec la ville de Gand fut publié dans *De Rekeningen der Stad Gent. Tijdvak van Philips van Artevelde 1376-1389*, éd. Julius Vuylsteke, Gent, A. Hoste, 1893, p. 505-507.

⁴⁹ « ... tout bien montés, ne onques ne descendirent de leurs cevaulx, quant li dus et ces dames vinrent, mais à nus chiefs sur les camps et sur leurs chevaux, il enclinèrent le duc et les dames. » Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 11, p. 297. Voir également Bernard Guenée, « Fiction et réalité », art. cit., p. 3-13.

⁵⁰ Klaus Oschema, « Espaces publics autour d'une société de cour : l'exemple de la Bourgogne des ducs de Valois », dans *L'espace public*, op. cit., p. 159-177, p. 175.

⁵¹ Pour le thème de la femme pacificatrice voir Nicolas Offenstadt, *Faire la paix*, op. cit., p. 112-127.

proposée par Michel Pintoin est celle de la soumission nécessaire à la majesté et à l'inépuisable clémence royale parce que c'est « une imprudence et une folie de résister plus longtemps à notre roi et seigneur naturel⁵² ». Le long discours de l'envoyé gantois devant le roi, que l'on ne trouve pas ailleurs, est également empli d'humilité et offre la pleine reconnaissance de la faute. Lors de la rencontre à Tournai, les Gantois font preuve d'orgueil par leurs habillements pompeux qui scandalisent le côté français, mais la situation est sauvée par leur humiliation devant le roi. Ils se prosternent à terre et supplient le roi de leur pardonner⁵³. Contrairement à ce que suggère le récit, Charles VI ne fut pas présent à Tournai mais cette scène aurait dû se dérouler ainsi selon le chroniqueur⁵⁴.

En revanche, la chronique flamande anonyme publiée par le baron Kervyn de Lettenhove présente une tout autre image de la ville⁵⁵. Les bourgeois de Gand agissent avec une assurance bien marquée et n'hésitent pas à faire étalage de leurs richesses sans pourtant faire preuve d'une attitude orgueilleuse. L'image du prince justicier fait pleinement place à la miséricorde car le duc, en écoutant leur humble supplication, ne peut se tenir « sans larmoier par pitié⁵⁶ ». La présence féminine des duchesses de Bourgogne et de Brabant est totalement effacée et leur fonction de vecteur d'apaisement de la colère princière perd toute sa pertinence puisque les représentants de la ville font déjà preuve suffisante d'humilité. Ainsi, cette narration invite-t-elle à considérer l'exemple idéal de la pacification où les deux parties observent le comportement conforme aux théories politiques

⁵² *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 406.

⁵³ *Ibid.*, p. 406-409.

⁵⁴ Voir Bernard Guenée, « Fiction et réalité », art. cit., p. 3-13.

⁵⁵ *Istorie et croniques de Flandre*, éd. Joseph-Bruno-Marie Kervyn de Lettenhove, t. 2, Bruxelles, F. Hayez, 1880, p. 372-382. Il s'agit d'une édition d'après un manuscrit du XV^e siècle, dont la chronique s'arrête en 1396. Sa rédaction aurait pu être contemporaine aux événements rapportés. Voir l'introduction de Kervyn à cette édition, t. 1, Bruxelles, F. Hayez, 1879, p. 1-36.

⁵⁶ *Istorie et croniques de Flandre*, éd. cit., p. 379.

de *plenitudo potestatis* du pouvoir seigneurial⁵⁷. Elle propose une opinion très bienveillante envers « le noble duc très-piteus et débonnaire⁵⁸ », tout en mettant en exergue la dignité et l'importance des villes flamandes.

Est-ce donc uniquement dans le récit froissartien que l'orgueil gantois subsiste jusqu'à la conclusion de la paix et même au-delà ? La clé pour répondre à cette question repose dans le texte même du traité de Tournai. Celui-ci fut très favorable à la ville. Il garantissait l'amnistie générale et confirmait les privilèges de la ville, créant ainsi les fondements de la légitimation des revendications gantoises face au centralisme bourguignon tout au long du xv^e siècle⁵⁹.

« Philippes, fils du roi de France [...], savoir faisons que, comme nos bien amé soubgés [...] aient humblement supplié à nostre sire le roi et à nous que de eux vossissons avoir pitié, merchi et miséricorde [...], laquelle grace et pardon les dis de Gand [...] ont reçu très humblement...⁶⁰ ».

Nous avons noté, au moment de la réconciliation, l'absence des gestes pénitentiels de la part des Gantois ainsi que d'une amende honorable quelconque (celle-ci n'a pas été infligée pour la simple raison que Gand n'avait pas été pas battue militairement). En revanche, la lettre de pardon met en scène les attitudes attendues – humilité d'une part et miséricorde d'autre part. Ce document, à travers les expressions figées du langage diplomatique, légitime de manière importante l'entente entre les deux parties et la venue de la paix.

⁵⁷ Sur l'imitation du « modèle royal » par les ducs de Bourgogne (en particulier au xv^e siècle), voir Marc Boone, « Destruction des villes et menaces de destruction, éléments du discours princier aux Pays-Bas bourguignons », dans *Stadtzerstörung und Wiederaufbau. Zerstörung durch die Stadtherrschaft, innere Unruhen und Kriege*, dir. Martin Körner, Bern, Paul Haupt, p. 97-117.

⁵⁸ *Istore et croniques de Flandre*, éd. cit., p. 379.

⁵⁹ Le texte du traité reproduit dans Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 11, p. 298-306. Pour l'importance de traité de Tournai dans l'argumentation gantoise voir Marc Boone, *Gent en de Bourgondische hertogen*, op. cit., p. 201-210.

⁶⁰ Jean Froissart, *Chroniques*, éd. cit., t. 11, p. 298.

De manière générale, Jean Froissart condamne la révolte contre l'autorité princière. Il est pourtant loin de partager l'attitude tranchée des « chroniqueurs royalistes ». Il n'emploie jamais le mot *scandalum* dans le sens moral ni même le terme de *lèse-majesté*. Contrairement au Religieux de Saint-Denis ou à Jean Juvénal des Ursins, il n'approuve pas le châtement cruel des villes rebelles. Dans le cas particulier de Gand, il tisse son récit en exploitant diverses perspectives de telle manière que la notion de la culpabilité puisse s'appliquer à des figures différentes, et c'est ainsi qu'il émet, en filigrane, ses sympathies pour le peuple souffrant, mais aussi son opinion sur les possibilités d'exprimer une critique politique vis-à-vis du pouvoir princier, lorsque celui-ci se montre défaillant. Les notables bourgeois doivent garantir le cadre légitime dans lequel se déroule ce dialogue. Mais d'autres habitants de la ville peuvent, eux aussi, être dotés de qualités morales, sagesse ou prudence, qui devraient être mises au service du maintien de la paix à l'intérieur de la ville et dans la relation avec le seigneur. Dans le cas de Gand, c'est la volonté de la ville toute entière de revenir à la paix, temporairement suspendue, qui crée une condition absolument indispensable pour pouvoir trouver la réconciliation. Par conséquent, la ville apparaît à la fois comme le sujet qui doit à un certain niveau faire preuve de repentir, et comme un élément puissant et actif dans le processus de la paix. Le rôle de Philippe le Hardi n'est pas négligeable non plus, puisqu'il est tout aussi déterminé à trouver la concorde, malgré l'insulte faite à sa personne. Aussi, son comportement contraste-t-il avec l'attitude irréconciliable de Louis de Male qui refusait d'inclure les Gantois dans le traité de paix lors des négociations à Leulinghen au tournant des années 1383-1384, et qui portait alors, selon les voix anonymes, une grande partie de la responsabilité de leur échec. Le mécanisme du cheminement vers la paix apparaît donc comme un problème complexe conditionné par la volonté de chacune des parties de

chercher le compromis, aspect que Froissart développera davantage dans les deux derniers livres des *Chroniques*, ponctués par les échecs des belligérants à trouver la paix dans le conflit franco-anglais.